

## Faits / La pandémie de coronavirus

### LA DÉTRESSE DU PERSONNEL SOIGNANT

# Partagés entre tristesse, peur et courage, les hôpitaux foncent vers la catastrophe

Témoignages Laurent Gérard

La deuxième vague de coronavirus déferle avec une intensité croissante sur la Belgique et dans les hôpitaux, on ne se fait plus d'illusions. La situation sera pire qu'au printemps. "On fonce vers un mur", résume Stéphane Olivier, directeur général du CHU Ambroise Paré, à Mons.

"Le bateau prend l'eau de toutes parts", déplore un infirmier en soins intensifs à Bruxelles, et les hôpitaux sont surpris de voir la vitesse à laquelle l'eau monte. Le docteur Jean Gérain, infectiologue et chef de service de médecine interne au Chirec Delta, à Bruxelles, n'en revient pas. "Sur le site du Chirec à Braine-l'Alleud, ils ont ouvert une deuxième unité Covid jeudi matin et 24 heures plus tard, il y avait déjà 17 patients. C'est énorme! Et sur le site Delta, on ouvre une 2<sup>e</sup> salle. On cherche des médecins et des infirmiers pour s'en occuper." Et de lancer, en direction des autorités, un cinglant reproche: "Le confinement aurait dû être strict beaucoup plus tôt."

Une critique qui revient souvent dans la bouche des équipes hospitalières et dont les conséquences ne se mesurent pas seulement à l'aune du nombre de contaminations, mais aussi du moral des troupes. "Lors de la première vague, la mobilisation allait de soi, reprend notre infirmier. Mais cette fois, avec ces mesurées politiques, on a l'impression que cela ne va pas finir. On sait que pour certains, ça ne va pas aller. Qu'on ne va pas arriver à les aider à respirer. Aujourd'hui, on a eu deux décès, dont un de moins de 40 ans. Des infirmières étaient en pleurs. C'est désespérant. On a besoin de renforts."

#### Les décès s'enchaînent

Des bras. Des femmes et des hommes, voilà bien ce qui manque dans cette deuxième vague. Céline Deltenre, infirmière-chef d'une unité de gériatrie de l'hôpital Vésale à Montigny-le-Tilleul, désormais transformée en unité Covid, la connaît bien, cette pénurie de personnel. "La deuxième vague est telle que nous sommes obligés de placer deux patients par chambre, ce qui nous fait plus de gens à soigner. Durant la première vague, je n'ai pas eu de soucis de personnel. Mais maintenant, il y a beaucoup d'absentéisme. Les infirmières sont en souffrance. Après une première vague où elles ont tout donné, elles ont eu quelques congés, mais pas assez pour déconnecter. Et désormais, les décès s'enchaînent. Elles ont du mal avec les fins de vie."

Cette pression inhabituelle, le personnel d'entretien la subit également, témoigne Patricia Maréchal, 60 ans, technicienne de surface au CHC MontLégia à Liège. "J'ai des collègues qui enchaînent près de vingt chambres sur la journée, avec leur tablier en simili très chaud, leur charlotte sur la tête, les gants jusqu'au-des-

sus du coude, leur masque canard et leur visière. Le nettoyage est plus dur. Il faut même désinfecter les murs. Quand elles rentrent chez elles, elles sont sur les genoux. Mais bon, on se met KO et on se repose après." Le dévouement et la solidarité, parce que la situation le réclame. Christine Sylvestre, infirmière aux soins intensifs au CHC à Heusy (Verviers), peut en témoigner également: "On est fatigués mais il y a beaucoup de solidarité, on est comme une petite famille. On est dans le même bateau."

Tout n'est pas noir, en effet, constate Stéphane Olivier, DG d'Ambroise Paré. "Il y a un mélange d'émotions. Certaines négatives: la tristesse de savoir qu'on ne pourra pas bien prendre en charge tous les patients et de côtoyer la mort; la peur d'être contaminé, même si désormais on ne manque plus de matériel de protection; la frustration de voir que les autorités ont traîné à prendre des mesures de confinement. Mais il y a aussi du positif. Une solidarité énorme entre toutes les professions, les gens qui se serrent les coudes comme jamais. Une fierté de participer à un effort collectif, notamment pour les techniciennes de surface, plus valorisées que d'habitude. Et enfin le courage: les gens ont peur, mais ils y vont. Ils voient les patients avant eux-mêmes, quitte à aller jusqu'à l'épuisement. Les gens sont capables de choses extraordinaires. Cela donne de l'espoir."

Médecin chef de service associé des soins intensifs au CHU de Charleroi, sur le site Marie Curie, Maxime van Cutsem admire lui aussi "les efforts monstrueux" des infirmières, "qui font des heures supplémentaires volontaires ou qui sont réquisitionnées dans d'autres services". Mais selon lui, l'avenir est sombre, très sombre. "Le problème, c'est qu'on n'est encore qu'au début de la phase. Les patients qui se trouvent aujourd'hui en soins intensifs ont été infectés il y a dix jours. Dans dix jours, il y aura deux fois plus de demandes et nous n'aurons plus assez de places, car les gens restent longtemps chez nous, entre quinze jours et un mois. On ne sera pas sortis de la crise sanitaire avant plusieurs mois."

#### Se préparer à devoir faire des choix

Or la solution des transferts vers d'autres hôpitaux ne va plus durer longtemps, selon le D<sup>r</sup> van Cutsem. "Il n'y aura plus de lits disponibles en Flandre et les pays voisins seront aussi en difficulté, même si ce sera peut-être moins le cas en Allemagne. Donc, je ne peux que craindre une vraie catastrophe sanitaire en novembre, avec ce qu'on peut imaginer comme choix à poser. On va manquer de lits en soins intensifs et de respirateurs et on va manquer de personnel. Même avec les heures supplémentaires, cela ne suffira pas. On peut mettre des gens dans des hôtels, mais il faudra toujours du personnel. On pourra aller chercher des étudiants pour aider, mais cela se fera au prix d'une diminution de la qualité des soins. Et au fur et à mesure que la qua-



lité baissera, vous allez perdre des patients. Et puis, de toute façon, aux soins intensifs, ce sont des infirmières très spécialisées, on ne peut pas les former en une semaine."

Vendredi, le CHU de Charleroi a organisé un séminaire sur l'éthique à l'hôpital. L'occasion de rappeler le cadre pour le moment où il faudra poser des choix entre un patient ou un autre, quand l'hôpital sera saturé. "On prépare les gens à devoir prendre des décisions, afin que cela se fasse sans culpabilisation, confie le D<sup>r</sup> van Cutsem. On va prendre des décisions collectives, qui auraient été prises partout dans le monde dans le même contexte. Il faut être préparé à ce choc-là."

Accompagner les soignants, c'est justement le job de Geneviève Cool, responsable des psychologues qui soutiennent les équipes des cliniques Saint-Luc à Bruxelles. Elle constate que le personnel "n'a pas eu le temps de digérer la première vague" et que "l'épuisement, les maladies ou les quarantaines font que l'on manque de personnel et qu'il faut se battre en étant moins nombreux que lors de la première vague". "Les infirmières peuvent soulager les patients mais elles se sentent impuissantes par rapport aux complications ou aux décès."

Le D<sup>r</sup> Philippe de Timary, chef du service de psychiatrie adulte à Saint-Luc, a lancé des études sur



Dans les hôpitaux, on ne se fait plus d'illusions. La situation sera pire qu'au printemps.

*“Nous allons connaître ce que l'Italie a connu. Comment ces soignants italiens se sont-ils sortis de la première vague? Chez nous aussi, il y aura un stress post-traumatique.”*

cette question. Il a pu constater “l'épuisement consécutif à la première vague” et “l'anticipation de la deuxième: oh non, pas encore ça!”. “Quand on était dans la première vague, l'idée d'une deuxième vague était abstraite, complète Geneviève Cool. Mais ici, il y a la peur d'une 3<sup>e</sup> vague, d'une 4<sup>e</sup> ou d'une 5<sup>e</sup>. Combien de temps cela va-t-il durer?”

#### Un stress post-traumatique

Après la première vague, le Dr de Timary a interrogé 500 soignants. Il a pu observer “un effet psychologique majeur, un peu du même ordre qu'un stress post-traumatique, avec un score élevé d'anxiété et de dépression. Les facteurs sont nombreux: la peur d'être infecté, la surcharge de travail, le sentiment d'être rejeté par les gens (qui craignent d'être contaminés), l'exposition à la mort, avec parfois cinq décès par jour en gériatrie, etc.”

Retour chez le Dr van Cutsem au CHU de Charleroi. Il craint, lui, le traumatisme consécutif à la deuxième vague. “Nous allons connaître ce que l'Italie a connu. Comment ces soignants italiens se sont-ils sortis de la première vague? De ces décès de gens qui ont été refusés aux soins intensifs? Chez nous aussi, il y aura un stress post-traumatique. Ce sera plus tard. Quand on a le nez dans le guidon, on fonce. Mais dans la durée...”

#### Lits disponibles

Il ne restait dimanche que 106 places en USI

**Soins intensifs.** Il restait dimanche matin 106 places en soins intensifs en Belgique sur les quelque 2000 disponibles, a affirmé le docteur Philippe Devos, président de l'Association belge des syndicats médicaux (Absym), sur le plateau de “C'est pas tous les jours dimanche” (RTL-TVi). Selon le chef des soins intensifs du Groupe santé CHC de Liège, il y a 50% de possibilités que ces 106 places soient toutes occupées dans dix jours, alors que les transferts de patients Covid entre hôpitaux belges et vers l'Allemagne se poursuivaient et s'intensifiaient ce week-end. Philippe Devos a confirmé que le personnel soignant, “épuisé et découragé”, était aussi en colère: “Toute une série d'actions et de messages auraient pu être anticipés depuis mars mais cela n'a pas été fait”, a-t-il déploré. Il reconnaît toutefois que la forte recrudescence de la pandémie dans les autres pays montre aussi que cela ne sert pas de blâmer qui que ce soit.

Le but est d'éviter d'en arriver à faire des choix entre patients à sauver, mais, quoi qu'il en soit, “on est en train d'écrire des procédures”, a expliqué M. Devos. “Les comités de bioéthique (des hôpitaux) mènent une réflexion et nous avons interpellé vendredi le Comité de bioéthique (l'instance consultative officielle du SPF Santé publique, NdlR) pour voir s'il y a moyen d'édicter une règle nationale, au cas où on en arriverait à cette fatalité.” “Je n'ai pas envie que ce soit au médecin de faire ce choix, je préférerais que ce soit le gouvernement”, a ajouté le président de l'Absym. (Belga)



## CHIREC

Source : LA LIBRE BELGIQUE  
Keyword : CHIREC  
Page(s) : 4+5+56  
Journalist : Laurent Gérard

Ad value : optional

Date : 02.11.2020  
Circulation : 33.649  
Reach : 225.829\*  
Frequency : Daily

**Hôpitaux** | Partagées entre tristesse, peur et courage, les équipes hospitalières témoignent : on fonce vers la catastrophe. →pp.4-5

